ESSAI

SUR

N° 145.

L'AFFECTION

26.

HERPÉTIQUE.

Tribut académique

PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, le 25 Août 1837;

Par J.-J.n CHAUVET,
Du Lauzet (BASSES-ALPES).

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Non unam sedem habet, sed morbus totius corporis est.
(MEAD, monita et præcepta medica, c. 17).

Montpellier:
IMPRIMERIE DE MATTHIEU DUCROS,
Rue des Sœurs-Noires, n° 3, derrière l'Église St-Roch.

1837.

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

Messieurs

CAIZERGUES, doyen, *Président.* Clinique médicale.
BROUSSONNET. Clinique médicale.
LORDAT. Physiologie.
DELILE. Botanique.
LALLEMAND. Clinique chirurgicale.
DUPORTAL. Chimie médicale.
DUBRUEIL. Anatomie.
DUGES. Pathologie chirurgicale. Opérations et Appareils.
DELMAS. Accouchemens. Maladies des femmes et enfans.
GOLFIN. Thérapeutique et Matière médicale.
RIBES Hygiène.
RECH. Pathologie médicale.
SERRE. Clinique chirurgicale.
BÉRARD. Chimie générale et Toxicologie.
RÉNÉ. Médecine légale.
RISUENO D'AMADOR. Patholog. et Thérapeut. génér.

Professeur honoraire.

Aug.-Pyr. De CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

VIGUIER.
KUHNHOLTZ.
BERTIN.
BROUSSONNET
TOUCHY.
DELMAS.
VAILHÉ.
BOURQUENOD.
FAGES.
BATIGNE.
POURCHÉ.
BERTRAND.
POUZIN.
SAISSET.
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A M. SUE,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris ; Médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Marseille ; ex Médecin des dispensaires; Membre de la Société royale de médecine de Marseille, etc.

Tribut de respect et de reconnaissance.

CHAUVET.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

MES MEILLEURS AMIS.

A MON CHER FRÈRE ET A MES SOEURS.

Amitié inaltérable.

A tous ceux qui ont des droits à ma reconnaissance.

Elle sera éternelle ! ! !

CHAUVET.

ESSAI

SUR

L'AFFECTION HERPÉTIQUE.

GÉNÉRALITÉS.

En parcourant les ouvrages que nous possédons sur les maladies cutanées depuis les anciens jusqu'à nos jours, on peut s'apercevoir que le progrès a été en sens inverse du nombre des productions qui ont paru, bien qu'il se soit pourtant toujours trouvé quelque sage interprète des saines doctrines parmi tous les médecins de toutes les époques. Ces maladies considérées d'abord d'une manière si simple, alors que tout symptôme était considéré comme un mouvement de l'ensemble de l'économie, comme la manifestation d'un état intérieur, comme un acte du principe de vie, sans égard pour les formes extérieures qu'elles pouvaient offrir, ne tardent pas à prendre un caractère confus et obscur, surtout à l'époque où Linnée, faisant paraître ses travaux en histoire naturelle, formula un système qui eut des enthousiastes même parmi les pathologistes; alors on chercha à appliquer ce système à la médecine. Des hommes d'ailleurs recommandables firent des morcellemens, s'attachèrent à des spécialités pour que l'application de leur système de classification fût plus simple et plus facile; on sépara les maladies qui offraient le plus de caractères saillans, et de là naquit la Dermatologie. Les bases de classification reposent sur les formes extérieures; et toutes les variétés

de formes qu'on a pu observer, sont rapportées à quelques chefs principaux pris dans la nature des fonctions ou dans la structure du tissu cutané, sans considération pour l'affection générale ou état intérieur dont ces maladies ne sont qu'une manifestation pure et simple.

Cette manière de procéder à l'étude des maladies de la peau, fit naître des volumes immenses, dont on n'entreprend la lecture qu'avec découragement, et qui ne laissent dans l'esprit qu'une confusion de mots plus ou moins barbares; aussi quand on a eu la patience de lire toutes ces descriptions, on est étonné de se trouver dans une obscurité plus profonde qu'avant de les entreprendre, sur la vraie nature de ces maladies, et on peut bien s'en rendre raison, puisque, dans leurs ouvrages, les Dermatologues, comme ils se sont appelés, n'ont eu en vue que les caractères saillans extérieurs, les formes, le siége, les changemens qui ont lieu dans le tissu cutané, et toutes les variétés de formes possibles; encore si la thérapeutique de ces maladies avait pu y trouver son compte; mais ces descriptions n'ont pu ni déchirer le voile qui nous cache la nature de ces maladies, ni nous conduire à des indications quelconques; et c'est d'après le non-accomplissement de ces conditions essentielles, que tous les bons praticiens ont crié à l'inutilité de la Dermatologie, l'ont accusée d'embrouiller la matière, l'ont déclarée fondée sur des caractères futiles, et souvent très fugaces, et ont avancé que si une classification est possible dans les maladies de la peau, c'est à d'autres caractères que ceux pris jusqu'à présent, qu'il faut s'adresser; qu'il faut d'autres bases de classification. Je dirai avec M. Buamés: « En pathologié cutanée, la considération des formes extérieures est peu de chose, et les considérations médicales sont tout ou l'essentiel. »

Dumas, dans son ouvrage des maladies chroniques, dit formellement: « C'est ailleurs que dans le simple aspect des tégumens, qu'il faut prendre les indices nécessaires pour évaluer l'action du principe spécifique sur la partie affectée et sur tout le système, l'altération générale des solides et des fluides, l'état d'irritation ou de faiblesse dominante, l'intensité et la direction spéciale du mouvement fluxionnaire, le resserrement ou le relâchement de l'organe cutané et de ses vaisseaux. Les caractères de ces affections ne peuvent pas être aper-

çus par nos sens, mais la réflexion et le jugement les découvrent; ils sont bien plus essentiels que les traits des formes ou des figures propres à chaque espèce de ces maladies. »

De toutes les maladies cutanées, il n'en est pas comme les dartres qui aient paru aux Dermatologues plus susceptibles de classification; leur longue durée, souvent leur peu de gravité leur ont permis de les considérer à loisir; aussi ont-ils su saisir jusqu'à la plus légère nuance, et une observation très minutieuse a pu leur faire découvrir assez de caractères pour former leurs divisions et leurs subdivisions en classes, ordres, genres et espèces; mais une telle classification n'est que spécieuse et fondée sur des caractères dont la considération n'est d'aucune utilité pour le praticien. « Le seul et final objet de la pathologie, dit Plumbe (préf., pag. 13), est le succès du traitement des maladies, et cette proposition générale étant appliquée aux maladies de la peau, l'arrangement qui identifie chaque cas particulier, avec certaines causes et conditions constitutionnelles, doit être le meilleur, parce qu'il nous dirige vers le remède. »

Ainsi, il faut rendre hommage aux hommes qui, s'occupant d'une spécialité dans le cadre nosologique, ont voulu doter la science de tout ce que leurs sens et leur imagination ont pu enfanter; ils devaient épuiser leur sujet, comme tout homme qui s'occupe d'une monographie, mais ils auraient dû ne considérer que comme très secondaires ces caractères distinctifs qu'ils ont admis, et les rattacher à leur source principale. Loin de là, ils n'ont vu ces maladies que dans leurs formes et non quant au fond; et alors ils ont séparé les maladies de la peau, pour les considérer en dehors des principes de la science, j'oserais même dire, en dehors de l'homme qui est affecté. Aussi ces pompeux ouvrages bien faits pour inspirer les peintres, ne disent rien, n'expriment rien au savant philosophe, ni au praticien; et ceux-ci sont encore obligés de puiser dans les traités généraux qui rattachent les faits à des lois générales et invariables, les connaisances les plus utiles pour les théories et la pratique.

Embrassant donc les principes de ceux qui ont su se tenir à la hauteur de la science, je ne verrai avec eux, dans les divisions des dartres,

que des modes variés de manifestation, que des degrés différens d'une seule et même affection. L'idée la plus complète que l'on puisse se faire des dartres est très bien exprimée dans l'observation suivante de P. Franck.

« Nous avons vu chez un homme sujet à de violens accès de colère, et livré à l'hypochodrie; des vertiges et beaucoup d'autres incommodités, disparaître par l'éruption d'une dartre simple à la plante des pieds. Le malade traita cette efflorescence par des remèdes âcres et spiritueux; la dartre est bientôt remplacée par un hydrocèle que l'on guérit, au moyen de l'incision du scrotum. La plaie étant cicatrisée, il transude de sa surface une sérosité âcre, dont la quantité se porte à plusieurs onces dans le jour. Cet écoulement durait depuis deux semaines, accompagné de soulagement. Le malade, toujours indocile à nos conseils, le supprime; une hépatite le remplace; à la guérison de cette maladie, il succède un délire maniaque qui persiste pendant plusieurs mois; enfin, la cicatrice du scrotum se rouvre, et l'écoulement acrimonieux se rétablit : il cesse, et le dos des mains se couvre d'une dartre miliaire qui devient ensuite rongeante, avec des douleurs très aiguës; la maladie est encore chassée de l'extérieur, et se change en une otite dangereuse. Cette inflammation étant heureusement terminée, l'affection herpétique se manifeste de nouveau aux jambes, et le malade recouvre sa première santé. »

Cette précieuse observation est féconde en déductions : 1° elle montre que les dartres ne sont point une simple maladie de la peau, mais seulement une expression d'une affection, *totius substantiæ;* laquelle affection pouvant se traduire de diverses manières, se montrer sur le tissu cutané, ou envahir les organes internes. 2° Que la peau n'en est le siége le plus fréquent et souvent pour le plus grand bien de l'économie, que par une affinité ou une prédilection que possède cette affection pour s'y établir. 3° Que toutes les variétés de dartres et d'ulcères dartreux ne diffèrent que quant à la forme et la gravité, et non quant au fond, puisque chez le même individu, une dartre simple à la plante des pieds fut tour à tour remplacée par une transudation âcre d'une plaie faite au scrotum à la suite d'une hydrocèle tenant à la disparition de la dartre, et cette transudation

est encore remplacée par une dartre miliaire qui ne tarde pas à devenir rongeante. Ajoutons qu'à chaque disparition de manifestation dartreuse à l'extérieur, l'affection interne, loin de disparaître, se portait sur des organes plus ou moins essentiels, et déterminait des maladies plus ou moins graves, l'hydrocèle, l'hépatite; la manie, l'otite; il y avait diathèse dartreuse; 4° enfin, qu'il faut bien souvent se garder d'employer aucun moyen local pour procurer la disparition des dartres; qu'il faut pour le moins attaquer de front l'affection constitutionnelle, et souvent même il est urgent de respecter les dartres comme un travail, (*ponos.*) qui ralentit, obscurcit, arrête même les progrès d'une altération de quelque organe important, ou d'altérations fonctionnelles, et on doit reconnaître, d'après les connaissances approfondies de l'état du malade et de tout ce qu'il a pu éprouver antérieurement, que ce n'est qu'à cette condition qu'il peut continuer son existence, et loin de rien faire pour débarrasser l'individu d'une maladie, qui quelquefois n'est qu'une incommodité, on doit en favoriser la persistance ou la rappeler par des topiques appropriés.

Les dartres se présentent à l'étude des praticiens sous deux points de vue; le plus frappant est sans doute l'éruption cutanée, quoiqu'elle soit bien moins importante que l'affection qui l'occasionne; c'est pourtant uniquement sous le premier point de vue que les Dermatologues ont tourné leurs efforts.

Nous ne pouvons certainement pas expliquer ce qu'on entend par affection dartreuse, état dartreux, par vice dartreux, d'après un grand nombre dauteurs, par principe dartreux (Dumas); par disposition, prédisposition de l'économie admise par les auteurs de l'école physiologique, qui ne voient dans les dartres qu'une inflammation ou sub-inflammation chronique de la peau.

Quoiqu'il en soit, tous sont obligés d'admettre quelque chose qui leur explique pourquoi tel individu est atteint d'une dartre, plutôt que d'un cancer, de tumeurs scrophuleuses, etc., à la suite d'un concours de causes extérieures semblables. Aussi depuis Hippocrate, qui les attribuait à une pituite épaisse et corrompue, et même jusqu'à Avicenne; Galien, les grecs et les arabes, qui les rapportaient à un excès de bile d'une nature viciée, *porracea vel æruginosa*; Sanc-

torius, qui donnait pour cause une sérosité âcre, et dans des temps plus rapprochés où Lorry a dit : « *herpetes potiùs morbi quamdam speciem atque prosapiam constituunt*, *quàm morbum sic propriè dictum et individuum*, « en admettant par conséquent que les variétés de dartres peuvent revêtir les formes les unes des autres, et qu'il est des dartres, arthritiques, scorbutiques, strumeuses, vénériennes, il ne tarde pas à dire que si par toutes les causes admises par les anciens, on peut expliquer quelque chose de la formation des dartres, « *superest tamen*, dit-il, *aliquid quod se non sinat arripit;* » tous ont cherché à admettre quelque chose qu'ils n'ont pas pu expliquer. Que conclure de ce vague : qu'il faut employer une expression qui ne fasse rien préjuger, et se contenter de saisir ce que l'observation et le raisonnement basés sur l'expérience et les principes généraux de la science médicale, peuvent fournir.

Et d'ailleurs que sait-on de plus sur la nature de l'affection rhumatismale, goutteuse, scrophuleuse, etc. Et pourtant l'art a su trouver des moyens qui combattent ces affections soit par l'empirisme pur, soit par l'empirisme raisonné.

Le moyen d'envisager les dartres sous le point de vue le plus utile, et qui conduise aux indications les plus fondamentales, c'est de se rappeler que ce ne sont pas des dartres que l'on a à classer, à diviser, à subdiviser à l'infini, mais des dartreux à guérir, à soulager, ou à conserver en respectant un travail dont la répercussion pourrait être funeste pour leurs jours.

Il s'agit donc d'examiner attentivement les individus dans leur constitution, étudier avec soin, les complications diverses d'autres affections, ou de lésions organiques qui changent essentiellement la méthode curative, telles que les affections rhumatismale, goutteuse, strumeuse, scorbutique, vénérienne, qui ne produisent pas plus des dartres par elles-mêmes, comme semble l'indiquer le savant Lorry, que des graines de poirier donnent naissance à des pruniers (P. Frank), mais qui subjuguent l'affection herpétique et donnent aux diverses manifestations de cette affection des caractères plus ou moins insidieux qui réclament des moyens différens et appropriés à chaque affection complicante.

Je passe à l'étude des dartres comme simple traduction de l'affection herpétique et après avoir donné quelques distinctions des dartres dont les affections complicantes peuvent faire varier l'aspect, j'aborde la thérapeutique de cette affection que je considérerai sous le double point de vue général et local.

CHAPITRE PREMIER.

On désigne sous le nom de dartres une phlegmasie ou sub-inflammation (Broussais) de la peau, affectant généralement une marche chronique et offrant plusieurs formes variées mais identiques dans leur nature, pouvant tour-à-tour passer par les divers degrés que les auteurs de Dermatologie ont considéré comme établissant des espèces différentes, et qu'ils ont désignées par des noms qui étaient l'expression de leurs produits, farineuses, squammeuses, faveuses, crustacées; quelquefois, d'après leur siége, mentagre; d'autrefois, d'après la forme, miliaire; enfin, d'après le mode d'altération du tissu cutané, dartres rongeantes, phagédéniques; désignations qui ont subi autant de changemens qu'il s'est mis de Dermatologues à l'œuvre. J'ai dit plus loin que tous ces caractères extérieurs devaient se rattacher à une considération plus générale, puisque les exemples où une dartre simple, farineuse, etc., a pu devenir phagédénique en passant ou sans passer par tous les autres états, ne sont pas rares; je ne reviendrai pas sur ce sujet.

En reconnaissant avec les bons auteurs que l'affection dartreuse peut se manifester, non seulement sur le derme, mais quelquefois sur les muqueuses et sur tous les viscères de l'économie; on conçoit difficilement comment on peut dire que c'est là simplement une maladie du tissu cutané. Il est bien mieux de croire que l'affection herpétique a une prédilection pour le tissu dermoïque et pas d'avantage; ou, pour parler le langage de Dumas, qu'il y a affinité entre le principe dartreux et la peau, et alors les considérations à faire sur les phénomènes extérieurs sont peu intéressantes; ces phénomènes établissent seulement le diagnostic qui, du reste, est assez facile.

Les dartres débutent généralement par une éruption de petits boutons rouges ou jaunâtres et transparens, le plus souvent réunis en un point, mais quelquefois s'étendant en rampant, comme leur nom latin l'indique : *Serpigines, quia, ritu serpentis bestiæ, relicto priore loco, transeunt ad alterum* (Galien). Ces boutons sont précédés ou suivis localement d'un sentiment de tension très incommode, ou de prurit excessif; quand le malade les déchire, ils laissent suinter une humeur ichoreuse, qui forme en se desséchant des écailles farineuses, des exfoliations épidermoïques, ou même, suivant la consistance et la nature de l'humeur ichoreuse, des croûtes épaisses qui recouvrent toute la partie malade. Cette éruption a lieu le plus fréquemment sans mouvement fébrile et sans phénomènes généraux.

Si les dartres sont de toutes les maladies chroniques de la peau, les mieux étudiées par rapport à leurs caractères extérieurs, on connaît peu les altérations qu'elles déterminent dans l'aipaisseur de la peau. M. Gendrin (traité des inflammations), assigne pour siége primitif des dartres (que je considère toujours abstractivement comme simple manifestation d'une affection générale), le reseau muqueux de Malpighi; il a reconnu qu'elles affectent directement les follicules sébacés dont la sécrétion altérée donne naissance au fluide onctueux, épais, qui, se coagulant à la surface de la peau, constitue les croûtes dartreuses, c'est d'ailleurs sur les parties les plus riches en follicules sébacés que se montrent le plus fréquemment les dartres. Il dit encore que les dartres peuvent s'étendre à toute l'épaisseur de la peau et même aux parties sous-jacentes. Cette extension a surtout lieu quand un état aigu vient s'enter sur la phlegmasie chronique, circonstance qui peut faire prendre à la dartre un caractère phagédénique, ou déterminer la gangrène du derme malade.

On est encore moins avancé sur la connaissance des altérations que l'affection dartreuse peut amener quand elle détermine la mort en se fixant sur un organe important; les lésions que l'on rencontre n'ont rien qui puisse indiquer qu'elles sont dues à l'affection herpétique; et ce n'est qu'en constatant la mort après la répercussion d'une dartre, qu'on pourrait peut-être se prononcer.

Le travail morbide qui se passe dans le système cutané, est fortement favorisé par la nature et le nombre des fonctions qu'il remplit; les diverses exhalations qui se font à travers ce tissu, peuvent ne pas être facilement éliminées, et fournir les principes de boutons, de pustules, de tumeurs, de croûtes qui contribuent à la formation des dartres; il y a presque toujours une dégénération lymphatique et muqueuse. La transpiration cutanée importe constamment des matières hétérogènes ou nuisibles, qui, en traversant la peau, irritent, enflamment, et selon que ces matériaux ont subi l'influence de l'affection spécifique, ils déterminent des dartres, si c'est l'affection herpétique. Voilà comment on peut se rendre raison de l'inflammation de la peau, en ajoutant qu'elle a un caractère de spécificité.

M. Alibert, art. du Dict. des scien. méd., dit que les dartres sont plus fréquentes depuis quelques siècles que dans les temps plus reculés. Il aura voulu dire, depuis qu'il existe des Dermatophiles. — Et il ajoute: « La peau de l'homme s'est donc altérée davantage à mesure qu'il s'est corrompu. » Je ne sais pas jusqu'à quel point cela est juste, mais il est bien vrai de dire que les peuples les plus anciens, les hébreux, etc., n'en étaient point exempts; mais on ne les considérait point comme une maladie, même du temps d'Hippocrate. *Fœditas potius quâm morbus.*

L'altération de la peau est gratuite et problématique, et d'ailleurs elle ne donnerait point, *à priori*, la raison de la plus grande fréquence des dartres. Il est pourtant certain que cette dégoûtante éruption est très fréquente, qu'elle atteint généralement l'espèce humaine sans distinction d'âge, de sexe, de position sociale; seulement elle pèse davantage sur les vieillards, sur la classe pauvre, mal nourrie, mal vêtue, et dans des milieux malsains; mais le riche n'en est point exempt, et elles sont souvent occasionnées chez lui, et dans un âge avancé, par toutes les jouissances que sa position le met à même d'éprouver, ou par des passions, dont une des premières est l'ambition, si familière aux classes puissantes.

La manière de s'offrir à nos regards, de l'affection herpétique, ne fait rien présager de bien juste sur l'étiologie de cette affection; il est

souvent bien difficile de pouvoir préciser à quelle condition extérieure est due l'apparition d'une dartre. Les auteurs n'ont pas manqué d'énumérer toutes les causes occasionnelles possibles. Les infractions aux lois de l'hygiène, tout ce qui irrite directement ou indirectement la peau, les grandes chaleurs de l'été, et les climats brûlans du Midi, ou la chaleur artificielle, les fours, etc.; la malpropreté, l'habitation au sein d'un atmosphère tenant en suspension des matières irritantes, ou qui s'attachant à la peau, nuisent à la transpiration; des alimens irritans, salés, poivrés, fumés, fermentés, gâtés, ou bien grossiers, aqueux, indigestes; les affections morales tristes, telles que le chagrin, la colère, la terreur, les veilles prolongées, le coït excessif et l'onanisme, une suppression de transpiration, d'hémorrhagie, ou de tout autre écoulement habituel, etc., etc.

Mais que l'on prenne tout ce vaste catalogue, et l'on aura presque toujours l'histoire étiologique d'un grand nombre de maladies différentes. On voit bien que toutes ces causes n'ont qu'une action bien secondaire, relativement au genre de maladie qui pourra survenir à leur occasion. Il est une cause plus puissante qui est dans l'individu, qui détermine la maladie cutanée; c'est l'affection qui se traduit; c'est la prédisposition qui se combine avec les causes occasionnelles.

Cette affection se transmet souvent par la voie de la génération; les vieillards, les femmes à l'époque de leur ménopause en sont facilement atteints; la prédominance lymphatico-nerveuse y prédispose; enfin, quand un individu est atteint de cachexie dartreuse, toutes les inflammations pustuleuses qui peuvent survenir sur son système cutané, peuvent revêtir le caractère dartreux; les cautères, les sétons et les vésicatoires que l'on irrite depuis long-temps pour les faire suppurer, se changent facilement en dartres.

Il est impossible de saisir un caractère qui puisse nous déceler l'affection herpétique, quand elle est cachée; elle est en tout comme l'affection rhumatismale; on ne se doute de son existence que quand elle a manifesté ses effets, ou qu'elle les manifeste actuellement, et on ne peut jamais dire si tel individu que l'on ne connaît point est disposé aux dartres; il n'y a guère que l'hérédité et la constitution lymphatico-nerveuse qui pussent faire soupçonner jusqu'à un certain

point leur future apparition. Mais l'expérience nous montre des dartres chez des individus qui se trouvent dans des conditions opposées, tandis que ceux de la première en sont fréquemment exempts, ceux même dont les parens en ont été atteints.

Une question bien importante serait de savoir enfin à quoi s'en tenir sur la contagion des dartres ; les auteurs sont très partagés sur ce point. Cependant, sa solution jetterait peut-être beaucoup de clarté sur la nature de l'affection herpétique, et règlerait définitivement les discussions de vice, de virus, etc.

M. Alibert dit que dans des expériences nombreuses d'inoculation de l'humeur ichoreuse des dartres, pratiquées soit par lui, soit par un grand nombre de ses élèves les plus zélés, il n'a jamais vu survenir rien qui ressemblât à une dartre ; si on doit ajouter foi entière à ces expériences, elles ont un caratère bien concluant ; pourtant des faits très nombreux de contagion manifeste sont rapportés par des auteurs aussi recommandables et aussi dignes de foi ; et d'abord, pour ne pas fouiller dans un grand nombre d'ouvrages qui fourmillent d'exemples de cette espèce, je me contenterai de citer un fait rapporté par M. le professeur Rech, dans l'argumentation d'une thèse qui avait pour objet les dartres. « Dans la maison des aliénés, dit-il, bien qu'on y trouve des individus d'âge et de sexe différens, soumis aux mêmes influences, aux mêmes règlemens, etc., les hommes seuls qu'on est obligé de faire raser, se voient atteints de dartres, et cela en raison directe du nombre d'individus soumis à cet acte ; comment concevoir autrement l'éruption dartreuse qui survient à ces hommes, si ce n'est que le même rasoir qui sert à tous, est l'unique moyen de propagation. » Concluons, d'après ce fait et tant d'autres, ainsi que des faits opposés, que les dartres peuvent devenir contagieuses sous certaines conditions seulement, et attendons de nouveaux renseignemens.

Les datres ont assez de caractères propres qui les font facilement distinguer des autres maladies de la peau. Cependant on a pu commettre des méprises ; les dartres qui ont atteint un degré d'intensité, tel qu'on les a désignées sous le nom de phagédéniques, ont pu offrir de l'analogie avec certains degrés du cancer ; mais si l'on trouve de la ressemblance dans l'érosion des parties, on trouve une foule de caractères

différens. L'aspect des ulcères, les sensations qu'éprouvent les malades, sont d'une autre nature. Souvent dans les ulcères dartreux, le malade n'accuse aucune douleur, ou se plaint seulement d'une tension incommode dans la partie ulcérée; mais il n'y a ni ardeur brûlante, ni lancination, ni odeur repoussante de la suppuration, toutes choses qui caractérisent le cancer; ajoutons que l'ulcère cancéreux présente des bords gonflés et renversés, des excavations remplies d'un pus sanieux, verdâtre et fétide; des veines variqueuses qui rendent son aspect fongueux, livide et noirâtre. Si l'affection herpétique est compliquée de l'affection cancéreuse, il est inutile de s'occuper de l'une et de l'autre; la dernière a la prééminence et exige seule l'attention du médecin. Au reste, disons tout de suite que l'affection herpétique étant souvent peu nuisible à l'économie, et ses ravages peu redoutables, en géral, si elle est compliquée d'une affection dont la marche soit plus rapide, dont on puisse promptement redouter les suites, au point de compromettre la vie des malades, tous les efforts doivent se diriger vers cette dernière.

La maladie vénérienne coexiste souvent avec les dartres; elle peut devenir cause occasionnelle, ou les compliquer seulement; mais elle leur communique des caractères particuliers qu'il n'est pas toujours facile de reconnaître; il est pourtant rare qu'elle ne s'annonce pas en même temps par d'autres symptômes qui ne permettent pas de douter de sa présence. Au reste, les ulcères dartreux, qui se dessinent d'une manière superficielle, à bords inégaux et très affaissés, se perdant sous les squammes et les croûtes dartreuses dans le tissu cutané environnant, et offrant les altérations propres aux phlegmasies herpétiques, se distinguent des ulcères vénériens qui sont arrondis, coupés à pic sur leurs bords frangés, et à très peu de distance desquels la peau est saine. Le caractère de la douleur est différent; elle est profonde et pesante dans les ulcères syphilitiques, et plus intense la nuit, lorque le malade commence à ressentir la chaleur du lit. Les dartres n'offrent rien de semblable, à moins qu'elles n'aient pris le caractère syphilitique, et alors elles changent de nature, et doivent être considérées comme des ulcères vénériens.

La diathèse strumeuse donne aux dartres une ténacité qui fait échouer la plupart des moyens appropriés. Ces sortes de dartres forment des zones

relevées sur leurs bords par des végétations charnues, et qui se recouvrent d'une croûte verdâtre ; la peau présente une couleur rouge-amaranthe ; elles ont un caractère rongeant ; elles peuvent faire éprouver la douleur obscure et sourde qui caractérise les ulcères scrophuleux.

Quand l'aspect des dartres est d'un rouge-bleuâtre, leurs écailles fines, luisantes et comme vernissées, les croûtes tuberculeuses, d'une couleur noirâtre ou cendrée, et restant long-temps adhérentes à la surface du derme, on peut dire qu'elles sont sous la dépendance de la diathèse scorbutique ; d'ailleurs, le scorbut a des caractères assez saillans, pour qu'on puisse le diagnostiquer de prime abord.

Il est une infinité d'autres circonstances qui peuvent faire changer l'aspect des dartres ; il suffit d'avoir des connaissances profondes en pathologie, pour apprécier toutes les complications possibles.

Souvent on a pu confondre, au premier aspect, les dartres avec l'érysipèle. Pour juger de la différence qui règne entr'eux, écoutons Fernel (*prædict.* 52), « *hoc discriminis est quòd erysipelas derepente ex* « *repentinâ fluxione emergat ; herpes sensìm multoque tempore, nec* « *conspicuâ fluxione efflorescit. Herpetis pustulæ aridœ sunt ; ery-* « *sipelatis magnæ et humidæ. Herpes pruritu, erysipelas dolore ac* « *ardore torquet. Omnis papula diuturna est, prorsùs febris expers,* « *quæ si, ex Hippocrate, uno die accedat, ipsis levamento est ; ery-* « *sipelas verò cum febre est, et præceps et brevi sponte solvitur.* »

D'ailleurs, il n'y a guère que le caractère de changer de place, ou de ramper, qui puisse donner le change entre l'érysipèle et les dartres ; mais nous connaissons à l'érysipèle assez d'autres caractères différentiels, sur lesquels il est inutile d'insister plus long-temps. Je passe au traitement.

CHAPITRE SECOND.

Une étude bien précieuse, sous tous les rapports, consiste à établir avec beaucoup de discernement, quelles sont les dartres dont on peut aborder le traitement avec confiance, et celles qu'il faut respecter avec soin, ou provoquer, si on les a mal-à-propos combattues. Je me contente pour le moment d'exposer le traitement général et dif-

férentiel, suivant les constitutions, les idiosyncrasies individuelles, et les complications que j'ai émises dans le chapitre précédent, renvoyant à la fin ces considérations essentielles.

Le traitement de l'affection herpétique est basé sur les règles générales à suivre dans le traitement de toutes les maladies, c'est-à-dire, qu'il faut la décomposer dans ses élémens, et les attaquer par des moyens convenables.

Si l'affection herpétique nous est inconnue dans sa nature intime, on est aujourd'hui assez généralement d'accord qu'elle trouve un moyen spécifique dans les préparations de soufre ; mais si on se contente de dire que le soufre est le spécifique des dartres, sans égard pour la constitution du malade, et pour mille circonstances variées, on sera souvent obligé de reconnaître l'impuissance de ce moyen, ou même l'exaspération de la maladie par son emploi. On s'est bien facilement aperçu que l'action des spécifiques est d'autant plus sûre, que l'on a su saisir l'occasion favorable pour les administrer ; or, cette occasion favorable est amenée par les moyens préparatoires qui placent l'économie dans les conditions les plus propices à recevoir le traitement spécifique. Pour remplir ces conditions, toute la science médicale doit être familière au praticien, ou du moins il faut être versé dans les connaissances générales et fondamentales de la science, pour savoir apprécier les indications les plus essentielles, ce qui nous confirme encore plus dans l'idée que les spécialités en médecine, loin d'être du progrès, ne sont que des morcellemens, qui ne reposent sur aucune base solide, puisque, dans cette science, tout s'enchaîne. Voilà pourtant où en sont venus les Dermatophiles. Uniquement versés dans la connaissance des caractères extérieurs, leur première satisfaction était celle d'un naturaliste, c'est-à-dire, déterminer la famille, le genre, l'espèce, l'individu, et voir leur tâche remplie, quand, après une sérieuse observation, ils ont placé dans son cadre naturel la dartre qu'ils ont sous les yeux, abstraction faite du malade lui-même. Est-ce là de la médecine ? Aussi, lorsque de ces caractères extérieurs, ils veulent déduire toutes les indications curatives, ils ne sont guère plus heureux que dans leurs autres tentatives, et presque toujours on voit chez eux la routine prévaloir.

Dans une matière aussi peu connue que l'affection herpétique, on

ne doit point s'étonner que chaque médecin ait pour ainsi dire proposé sa recette, sa plante ou son remède de préférence; ainsi on a vu tour à tour prôner, 1° à l'intérieur, la pensée, la scabieuse, le trèfle d'eau, la chicorée sauvage, le cresson, la beccabunga, la patience, la fumeterre, et surtout la douce-amère, la bardanne, etc.

2° A l'extérieur, le soufre sous toutes les formes, les cautères, les sétons, ainsi qu'un nombre infini de topiques irritans; les sulfates de cuivre et d'alumine, les cantharides, l'oxide de manganèse et les préparations mercurielles, l'accétate de cuivre, l'acide nitrique, la pommade citrine, l'arsénic, le cobalt, le chlorure d'antimoine, la décoction de tabac, de ciguë, les cataplasmes faits avec la ciguë, la morelle, la douce-amère; l'eau de chaux, l'eau de Goulard, la gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre et sous forme d'emplâtre, le charbon en poudre, etc. Cette grande liste n'est qu'un résumé des moyens sans nombre qui sont consignés dans les pharmacologies, et renferme tous ceux à qui les praticiens expérimentés ont accordé leur confiance. Avec un pareil catalogue de moyens médicamenteux, on est vraiment embarrassé de faire un choix et déterminer ceux qui conviennent. Il est pourtant à croire que chaque médicament vanté a eu quelque succès; ce qui nous montre que tous les cas d'une seule et même maladie ne se ressemblent pas toujours et qu'il est bien d'autres circonstances à considérer qui expliquent seules le succès de moyens si variés et souvent opposés. La médecine deviendrait d'une grande simplicité si, au moyen des chiffres, on constatait les succès et les revers de telle ou telle méthode thérapeutique, et qu'on prît la moyenne pour règle générale. Malheureusement les actes de l'économie animale ne se plient pas facilement aux calculs mathématiques, vingt dartreux peuvent s'offrir sous vingt constitutions différentes, et ils réclameront tous des soins différens; et si l'on parvient pourtant à généraliser pour quelques moyens décorés du titre de spécifiques, c'est qu'on a su les accompagner de moyens aptes à en favoriser l'action toutes les fois qu'on a obtenu un vrai succès. Aussi, je ne crois pas qu'il soit très exact de dire, avec Bordeu, qu'il est peu d'indices aussi certains de l'impuissance de l'art que cette prodigieuse variété dans les moyens.

Je pense, au contraire, que le médecin instruit pourra souvent tirer un grand parti de chacun en particulier, ou de leur combinaison; et qu'une saine observation lui montrera toujours quelque cas qui sera ainsi combattu avec avantage. Il faut se garder de juger légèrement un traitement qui est passé, comme on dit, de mode; il trouverait souvent un emploi bien convenable, si on pouvait saisir les indications qui le réclament et qui doivent s'être présentées à ceux qui ont pu compter d'heureux résultats.

Les préparations sulfureuses sont presque les seules qui aient résisté au temps et à la mode, ce qui certainement prouve beaucoup en leur faveur. De qu'elle manière que le soufre soit administré, des succès sans nombre sont toujours venus confirmer son efficacité; mais son emploi doit varier d'après les considérations suivantes.

Chez les personnes à prédominance vasculaire, le traitement antiphlosgistique doit précéder l'emploi du soufre; des saignées générales, des bains, des topiques émolliens, le petit-lait, la diète végétale. Les préparations de soufre doivent être plus légères. On leur conseille les bains d'eaux thermales sulfureuses peu chargées.

Chez les individus doués d'une grande susceptibilité nerveuse, atteints de dartres avec prurit incommode; on se trouve bien de l'emploi des opiacés et des antispasmodiques en général; des bains émolliens, rafraîchissans; l'emploi du soufre doit être modéré. Il leur faut des eaux thermales d'une température assez basse et peu chargée en soufre: celles de St.-Sauveur, par exemple.

Chez les personnes, au contraire, à prédominance lymphatyque bien prononcée, l'emploi des toniques, les bains sulfureux les plus actifs et les plus chauds, ne doivent point être négligés, ainsi que les bains de mer; enfin, dans les cas moins tranchés, une sage combinaison raisonnée, d'après la saine observation, de ces moyens, remplira le but qu'on se propose.

Les préparations mercurielles ont été beaucoup vantées, mais je crois que le soufre leur est bien préférable, à moins qu'il existe en même temps une maladie vénérienne; alors cette dernière y trouve son spécifique, et comme les dartres ont pris le caractère de cette maladie, on n'a plus qu'à s'occuper de cette dernière. On doit en agir de

même envers toutes les diathèses compliquantes telles que la strumeuse, la scorbutique, la cancéreuse, etc., en les combattant par les moyens qu'on a reconnus les plus efficaces, à cause surtout de leur plus grande gravité.

Ainsi, c'est dans les différences de constitution, d'âge, de sexe, dans les maladies qui peuvent compliquer ou accompagner l'affection herpétique, que l'on peut trouver la raison du vaste catalogue de moyens dont reflue la matière médicale, et si l'on peut facilement en éliminer qui soient insignifians, il est certain que la plupart trouvent leur emploi dans la variété des cas qui se présentent à l'observation.

Il existe plusieurs méthodes de traitement actuellement en vogue. Celle de M. Émery consiste dans une décoction de pensée sauvage unie à la limonade sulfurique, à l'intérieur; et dans une pommade faite avec goudron, une once; et axonge, trois onces, en onction à l'extérieur sur tous les points qu'occupe la dartre. Ce traitement a ses succès et ses revers, et ne saurait être exclusif; ensuite la pommade de goudron, dont l'application n'est suivie de succès qu'en raison de sa longue durée, occasionne une malpropreté dégoûtante.

Une autre méthode récente, publiée par M. A. Boinet dans le tome XIIIe du bulletin général de thérapeutique méd. et chir., et qu'il dit avoir parfaitement réussi dans le service de M. Manry, à l'hopital St-Louis, consiste dans l'administration à l'intérieur, d'une infusion de chicorée, ou limonade sulfurique, deux onces de sirop de chicorée; et à l'extérieur, frictions soir et matin sur les parties couvertes de dartres avec la pommade de proto-iodure de mercure, un gros; axonge, une once, depuis la dose d'un scrupule jusqu'à celle d'un gros; on administre alternativement aux malades, des bains simples alcalins ou de vapeur suivant les indications générales.

Les purgatifs, la teinture de cantharides, et les préparations arsénicales qui font la base du traitement de M. Biett, exigent une rare prudence et ne doivent être employés que par des mains habiles.

Il existe bien d'autres méthodes qu'il serait trop long d'énumérer, j'ai hâte de parler de celle de M. Lallemand, dont j'ai pu constater les effets, dans sa clinique. Il y a dans son service trois femmes affectées

de dartres à la face ; elles paraissent avoir une constitution scrophuleuse ; deux de ces femmes n'ont jamais été réglées, et l'autre a vu disparaître ses menstrues à l'apparition de cette éruption herpétique qui occupe principalement les ailes du nez, les fosses nasales et la lèvre supérieure. Ces dartres semblent suppléer au flux menstruel ; car chez l'une d'elles surtout, la dartre occupant le lieu indiqué à droite, s'exaspère chaque mois à des époques fixes ; l'œil du même côté affecté d'une espèce d'ophthalmie scrophuleuse, s'injecte et tous les symptômes s'aggravent pendant quelques jours, pour rentrer dans un état de lenteur, jusqu'à une nouvelle révolution, ainsi que le dit cette femme. On a, chez ces femmes, cherché à remplir la première indication qui est de rappeler ou de déterminer le flux menstruel. Des sangsues à la vulve, des pilules composées d'aloès, de sabine et de seigle ergoté, ont été employées sans grand succès pour l'apparition des règles ; mais la fluxion a été considérablement détournée, soit par l'effet des pilules, soit par le *mollimen hemorrhagicum* entretenu long-temps par les piqûres des sangsues à la vulve ; on les a mises à l'usage des moyens que leur constitution réclame en général ; mais le plus important à signaler de la méthode de M. Lallemand, à part les moyens généraux signalés plus loin, c'est le traitement local dont j'ai pu voir les effets merveilleux chez les femmes déjà mentionnées. Ce traitement tout simple, consiste dans l'emploi de cataplasmes émolliens appliqués sur les dartres pour ramollir et faire détacher les croûtes qui les recouvrent, et à les cautériser immédiatement après avec le nitrate d'argent fondu. Ce moyen a le grand avantage de faire disparaître les dartres sans laisser de traces bien désagréables et souvent dégoûtantes.

Ceci est d'une haute considération chez les femmes atteintes de dartres à la face. Dans ses leçons orales, M. Lallemand nous a parlé d'une demoiselle qui avait réclamé ses soins pour une dartre qui lui recouvrait la face presqu'entière ; d'après ses conseils elle eut la patience de se couvrir pendant long-temps la partie dartreuse avec des cataplasmes émolliens et de se laisser cautériser jusqu'à la guérison qui fut aussi complète qu'il était permis de l'espérer ; aucune trace désagréable n'est restée, et par précaution, elle a fait usage

pendant quelque temps de bains sulfureux. Depuis sa guérison, rien n'a plus reparu.

Comme il est facile de le voir, cette méthode a de grands avantages sans offrir l'inconvénient des autres; elle est applicable dans tous les cas de dartres, lorsqu'on la fait marcher de front avec les moyens que réclament les conditions exposées plus loin, et que M. Lallemand saisit avec talent.

En résumé, traiter la maladie vénérienne, les scrophules, le scorbut, etc., quand ils existent avec l'affection herpétique, ou qu'ils la compliquent, par les moyens qui leur conviennent; avoir égard à la constitution individuelle, à la durée, à la plus ou moins grande intensité de l'affection herpétique, reconnaître jusqu'à un certain point la spécificité du soufre; ne rejeter aucun traitement sous prétexte qu'il est inutile dans tous les cas; prendre en considération toutes les lésions organiques ou fonctionnelles qui peuvent être sous la dépendance des dartres, ou les aggraver et les entretenir; adopter pour le traitement local la cautérisation avec le nitrate d'argent fondu, après avoir ramolli la partie dartreuse par les moyens jouissant de cette propriété; telle est la marche que je crois la meilleure à suivre dans le traitement de l'affection herpétique.

CHAPITRE TROISIÈME.

Il reste un point à traiter qui offre une grande importance, c'est de pouvoir préciser dans quel cas il faut respecter les dartres, ou les rappeler, quand on a eu l'imprudence de les faire disparaître mal-à-propos.

Toutes les dartres qui succèdent ou plutôt apparaissent à l'issue d'une maladie grave et qui lui ont servi de crise, doivent être respectées; ces dartres, en pareille circonstance, arrêtent la marche de lésions viscérales graves qui auraient amené la mort, sans ce travail qui s'établit sur un organe bien moins essentiel, et qui détourne, obscurcit le travail morbide interne. Ainsi, lorsqu'à l'apparition d'une dartre chez un individu qu'on pouvait soupçonner atteint de lésion organique, on voit la santé revenir jusqu'à un

certain point, et la maladie interne s'arrêter dans sa marche, il est prudent de conseiller au malade qu'il vive avec cette incommodité, et lui faire entrevoir le grave danger qu'il courrait en cherchant à s'en débarasser. Il doit se contenter des moyens hygiéniques sous le rapport de la propreté, de l'alimentation, etc., et attendre tout de la nature.

Combien de vieillards qui ne doivent la liberté de leurs organes urinaires qu'à la présence d'une ou plusieurs dartres! Combien à qui la disparition accidentelle ou provoquée est devenue funeste!!

Quand, à la disparition provoquée d'une dartre, on voit apparaître des symptômes alarmans, on doit chercher à la rappeler promptement au moyen de topiques vésicans appliqués sur la partie qui en était le siége; on a quelquefois arrêté ainsi la marche d'une maladie promptement mortelle. Ainsi, un enfant atteint d'une hydropisie avec infiltration générale, n'avait obtenu aucun espoir de guérison dans de nombreuses consultations qui lui furent données par plusieurs praticiens distingués; il fut présenté à Corvisart qui, s'enquérant d'abord de toutes les circonstances antérieures à sa maladie, ne tarda pas à apprendre du malade et de ses parens qu'il avait eu une dartre à la cuisse, et que son hydropisie correspondait au moment de sa disparition. Corvisart appliqua un vésicatoire sur la cuisse, la dartre reparut, et l'hydropisie cessa en peu de jours.

Notons en passant, que des dartres peuvent disparaître à l'occasion d'une maladie aiguë heureusement terminée, d'une fièvre surtout, et ne jamais reparaître, sans danger pour l'économie.

Lorsqu'on a à traiter une dartre, et que l'on ne peut avoir aucune connaissance de l'état antérieur du malade, il faut procéder au traitement avec circonspection; appliquer des fonticules, des sétons, et si on s'apperçoit que la disparition de la dartre amène des symptômes dangereux, s'arrêter, et rappeler la dartre par des vésicatoires ou des synapismes.

